

IAN FRAZIER

Grandes Plaines



hoëbeke

• ÉTONNANTS VOYAGEURS •

Étonnants voyageurs
Collection dirigée par Michel Le Bris

IAN FRAZIER

GRANDES PLAINES

*Traduit de l'anglais
par Alexandra Maillard*

HOËBEKE

© 2018 Éditions Hoëbeke, Paris,
pour l'édition française

Texte original anglais :

GREAT PLAINS

Granta Books London

© 2001 by Ian Frazier

Publié en accord avec Farrar, Straus et Giroux, New York

Introduction © Robert MacFarlane 2006

Couverture : Photo de couverture © ImagineGolf/E+/Getty Images

Introduction

Ian Frazier est rédacteur au *New Yorker* depuis 1974, mais son style n'a que très peu à voir avec la prose fluide habituellement associée à ce magazine. Son écriture est une prairie comparée à la pelouse new-yorkaise. Expansifs, excentriques, oraux, enjoués et gais, ses livres – parmi lesquels *Grandes Plaines* est le plus abouti – fusionnent le reportage clairvoyant à l'entrain et l'allégresse d'un essai comique.

En 1982, Frazier déménagea de New York au Montana pour aller vivre au calme dans un chalet en bois de cèdre et « essayer d'écrire un roman sur le lycée ». Heureusement, ce texte n'a jamais vu le jour. Parce qu'au lieu de ça Frazier passa plusieurs étés à sillonner les États des Grandes Plaines en voiture, zigzaguant entre ruines et montagnes, de villes en musées, canyons, prairies, cafés, couvrant ainsi environ quarante mille kilomètres au total, et passant plusieurs hivers dans des bibliothèques à lire des archives sur les tribus indiennes, les colons, la technologie de l'armement nucléaire, l'élevage du bétail, la culture du blé, la musique bluegrass, la pose de pièges, Billy the Kid et Crazy Horse. Il finit par écrire *Grandes Plaines*, un best-seller national dès sa parution, en 1989.

Les Grandes Plaines incarnent le cœur de l'Amérique, son gigantesque centre vertical, « son intérieur secret, doux, et à moitié en ruine », pour reprendre la très belle phrase de William

Kittredge. Les plaines se répartissent sur treize États, du Texas au sud du Montana et jusqu'au Dakota du Nord. Les Rocheuses délimitent leur frontière occidentale. Celle à l'est est plus difficile à circonscrire, mais elle est généralement implantée au niveau du centième méridien parce que, comme Frazier l'a expliqué, c'est « la limite approximative des six cents millimètres de précipitations annuelles », niveau sous lequel les fermiers « ne peuvent pas y faire pousser du maïs, y élever des vaches laitières, ni pratiquer l'agriculture à l'européenne ». Les Plaines s'étendent sur une superficie totale de 1,3 million de kilomètres carrés. Un espace aussi vaste et varié pose certains problèmes à un auteur : comment rendre justice à sa diversité sans tomber dans la compilation encyclopédique ? Comment procéder pour ne pas s'en tenir aux apparences ?

La solution de Frazier a consisté à faire concorder des observations de première main, des recherches historiques et un arbitrage abstrait pour créer une forme hybride servie par un grand sens de la conduite narrative. Nous voilà donc sur la route avec Frazier – à bringuebaler dans son van sur des nids-de-poule, à envoyer des panaches de poussière sur des autoroutes desséchées, ou à patiner dans la boue – jusqu'à ce qu'il trouve quelque chose qui lui donne envie de parler. Dans ce cas, il déroule de grandioses histoires humaines, naturelles et géologiques, s'en émerveillant ou s'en plaignant avant de regagner son van, et de repartir sur les routes.

À cet égard, *Grandes Plaines* se tient à côté du sublime *Rêves arctiques* de Barry Lopez (Éditions Gallmeister, 2014) – un livre sur un autre vaste et irréductible territoire – comme l'amorce d'une nouvelle façon d'écrire sur le paysage. Lopez et Frazier sont devenus les personnages partis arpenter leurs territoires respectifs sans craindre la part aventureuse, découvrant, remontant à des temps immémoriaux, enquêtant sur ce mystère consistant à cerner comment paysage et homme se façonnent l'un l'autre.

Le talent de ce genre de livre tient à la libération de l'ego de son auteur. À trop forte dose, le narrateur domine le récit et le lecteur. Trop effacé, l'histoire domine le narrateur et le lecteur. Frazier et

Lopez y parviennent brillamment, bien que de façon radicalement différente. Là où Lopez livre ses réflexions et ses découvertes sur un ton pressé et prophétique, Frazier se montre un conteur enjoué, un fervent raconteur d'anecdotes avec une casquette de base-ball vissée sur la tête et une chevelure hirsute. Ouvrir l'un de ses livres revient un peu à s'installer au comptoir et à entamer la conversation avec quelqu'un. Il raconte d'excellentes histoires, connaît son affaire, et son humour pince-sans-rire bouillonne à travers ce texte comme de virevoltantes boules d'herbes sauvages desséchées.

En fait, l'humour de Frazier nous familiarise avec cette autre tradition dont il découle : le périple littéraire américain du XIX^e siècle, porté à sa perfection par Mark Twain et Washington Irving. Frazier est plus proche de Twain. Il partage avec lui un intérêt égalitariste pour tout ce qu'il rencontre, et un sens de l'évocation vivante des lieux et des individus. Comme Twain, Frazier narre également la pénibilité des voyages au long cours avec des bons mots truculents.

Les synopsis de Frazier – sur les difficultés de la pratique agricole dans les Plaines, de l'arrivée du chemin de fer, des guerres avec les Indiens – sont des chefs-d'œuvre miniatures, comme ses bonds dans le temps, ces brusques retours en arrière d'une décennie, un siècle, une ère géologique. Tandis qu'il traverse la ligne de partage des eaux en direction des Plaines, Frazier fait remarquer à une amie que « lorsque les premiers voyageurs traversaient une grande meute de bisons, ils pouvaient voir les effluves humains se déplacer avec le vent et faire peur aux animaux sur une dizaine de kilomètres à la ronde ». Marchant le long d'une berge plantée d'arbres bien alignés, il remarque que « les grands peupliers ont des troncs aussi striés que des pneus de camion. Les bisons adoraient s'y frotter. À la saison de la mue, le fond des rivières était souvent jonché de poils de bisons jusqu'à hauteur des chevilles ». D'autres fois, il se recule d'un pas pour laisser les faits parler d'eux-mêmes. Des cowboys : « La nuit, sur les pistes, ils [...] se frottaient les yeux avec du jus de tabac pour rester éveillés. » Et à propos des femmes indiennes : elles portaient des

petits couteaux autour du cou « pour tuer leur assaillant ou se tuer elles-mêmes si elles se faisaient violer ».

Viennent ensuite les listes de Frazier. On en trouve dans tout l'ouvrage – de noms de rivières se déroulant tel un psaume ; de tribus indiennes ; d'équipes de base-ball de divers lycées ; d'auto-stoppeurs ; d'exploitants agricoles venus dans les Plaines réclamer leurs soixante-cinq hectares de terre et y mourir à cause d'eux. Elles alternent histoire en mode « avance rapide » et histoire en mode « arrêt sur image » contemplatif. Il atteint son apothéose dans le magnifique chapitre central sur les Sioux, dans lequel Frazier célèbre le caractère exceptionnel de Crazy Horse.

Grandes Plaines est un chef-d'œuvre de hasard. Ne pas savoir ce qui adviendra participe à la joie de sa lecture. Mais un thème revient de façon récurrente, cependant – les vestiges. Les vestiges de silos à missiles, de bases militaires, de huttes, de paysages, de vies. De temps à autre, Frazier s'y retire, s'intéressant à eux comme à des couloirs historiques permettant de voyager dans le temps, d'approcher ce qui était. Il méprise l'impulsion américaine contemporaine consistant à dédaigner l'histoire ou à l'effacer. De nos jours, écrit-il, « le passé semble pratiquement inexistant, voire méprisable ; aujourd'hui, à la télé, un flic de fiction peut même dire à un criminel : "Sors ce flingue et ton nom sera de l'histoire ancienne." » Dans les Plaines, l'histoire vit encore, en revanche : « Comme d'autres régions arides, mais inhabitées du monde, les plaines recèlent parfois des morceaux de passé intacts et hors du temps, au point qu'une personne curieuse et romantique peut prendre une bouffée de juin 1933 rien qu'en pénétrant dans une maison abandonnée ou bien regarder une crête couverte d'armoise tridentée et imaginer des dinosaures en train de patauger dans un marécage. »

Pourtant, malgré son charme brouillon et sa drôlerie, *Grandes Plaines* déborde de passion et de tristesse. Dès la très lyrique et extraordinaire page d'ouverture, on comprend que Frazier aime profondément les Plaines : il les aime malgré les horreurs qui s'y

sont produites ou qu'on leur a infligées – le quasi-génocide des Amérindiens, l'extinction des bisons, la spoliation agricole de la Prairie, l'assèchement de l'aquifère Ogallala, la désertion des petites villes.

Très tôt dans cet ouvrage, Frazier remarque comme l'identité des Grandes Plaines, vue des côtes américaines, a changé dans le temps : d'abord Grand Désert, puis « nouveau jardin d'Éden », grenier à blé du monde, *Dust Bowl*, et enfin Amérique rurale en voie de disparition. Les Grandes Plaines, conclut-il, sont comme « un drap sur lequel les Américains ont projeté leurs rêves durant un temps, avant de tout en oublier ou presque ». Frazier insiste ouvertement sur le fait que si nous ne comprenons pas d'où nous venons, nous ne saurons pas où nous allons. Son livre ambitionne de corriger cette amnésie – de restaurer notre intérêt pour les Plaines en rétablissant leurs spécificités et leur variété afin de les préserver des déprédations de l'extraction à ciel ouvert, de l'agro-industrie, et du tourisme.

Tout au long du livre, Frazier tente de réconcilier son affection pour les Plaines avec sa grande conscience que rien ne va déjà plus les concernant. Au bout du compte, *Grandes Plaines* est une élégie radieuse, éplorée et franche à l'honneur des hommes que ce paysage a détruits, et du paysage que les hommes ont détruit. « La joie, écrit-il, semble être un produit de la géographie, exactement comme le désert peut susciter l'extase mystique et la lande anglaise la mélancolie. » C'est un peu rude à l'égard de la lande anglaise, mais je vois ce qu'il veut dire. « Une fois que le bonheur s'élance dans ce lieu ouvert, peu de choses peuvent l'arrêter. »

ROBERT MACFARLANE

Mai 2005

Partons pour les Grandes Plaines américaines, cette immense prairie occidentale desséchée qui déborde d'herbe aujourd'hui ! Pour ces terres encore désertes par-delà les kiosques à journaux, les centres commerciaux, et les cordons en velours des restaurants ! Pour la source du Missouri, désormais étouffée par de nombreuses retenues d'eau, celle du Platte, et celle, quasi invisible, du bruyant Arkansas ! Pour ces terres où la télé implantait jadis ses feuilletons les plus populaires, mais plus du tout aujourd'hui ! Pour des terres au-delà du centième méridien de longitude, où il pleut parfois, ou non, et où l'agriculture s'arrête pour y regarder à deux fois ! Pour ces ciels d'éperviers assis sur des fils électriques, rêvant de souris et bouffant les plumes de leurs queues d'un coup sec dans un tour de passe-passe ! Pour le puits d'aéragé du continent, où les fronts météorologiques de deux hémisphères se rencontrent et où le vent souffle la majeure partie du temps ! Pour les champs de blé, de sorgho, de lin, de luzerne et de rien ! Pour des coins du Montana, Dakota du Nord, Dakota du Sud, Wyoming, Nebraska, Kansas, Colorado, Nouveau-Mexique, Oklahoma, et Texas ! Pour les hautes plaines qui se déploient comme des vagues jusqu'à l'accord final ascendant des montagnes Rocheuses !

Un billet d'avion à prix réduit de New York pour le centre des

Grandes Plaines, pour Dodge City, dans le Kansas, disons – qui se donnait jadis le surnom de « Reine des villes à bestiaux » –, coûte environ quatre cent vingt dollars aller-retour. Un ticket à prix cassé pour les survoler sans s’y arrêter – vers les montagnes, Salt Lake City, Seattle, Los Angeles... – est beaucoup moins cher. Aujourd’hui, la plupart des voyageurs qui voient les plaines le font à trente mille pieds d’altitude. Toute personne qui désirait se rendre de New York à la Californie par voie terrestre en 1849 – attiré là par la ruée vers l’or – devait prendre un bateau pour Baltimore, le chemin de fer B & O pour Cumberland, puis, une fois dans le Maryland, une diligence pour les monts Allegheny jusqu’à la rivière Monongahela, un bateau à vapeur pour Pittsburgh, un autre bateau pour descendre d’abord l’Ohio puis le Mississippi jusqu’à Saint-Louis, un autre de Saint-Louis pour remonter le Missouri jusqu’à Independence, Saint-Joseph, ou Council Bluffs, et de là, un chariot tiré par des bœufs vers l’ouest. Si vous quittiez l’Est au début du printemps, vous pouviez éventuellement atteindre les plaines vers la mi-mai, et les avoir traversées au 4 juillet. Aujourd’hui, si vous quittez Kennedy Airport à bord d’un 747 pour Los Angeles juste après le petit déjeuner, vous pourrez déjeuner dans les plaines. En vous penchant par-dessus cet orthopédiste de Beverly Hills spécialisé dans les blessures de break-dancers bien installé dans son fauteuil près du hublot suite à son apparition dans *Good Morning America*, vous observerez que les carrés réguliers de terres agricoles en contrebas le sont beaucoup moins, que ce territoire est fait de grandes distances dénudées, qu’il est plissé de cours d’eau asséchés, et que de grands cercles verts, voire de longs rectangles étroits et verts, alternent avec des rectangles marron similaires.

Il y a peu de chances que la documentation dans la poche du siège de devant mentionne que ces cercles verts sont des champs irrigués par un pivot central sur lequel une travée à roues de quatre cents mètres de long et équipée de buses effectue une lente rotation telle l’aiguille d’une horloge. Si vous interrogez

l'hôtesse de l'air ou le steward à propos de ces rectangles verts et bruns, il y a peu de chances qu'elle ou lui dise qu'au printemps 1885 un cultivateur de blé des plaines canadiennes du nom d'Angus Mackay ne put semer son champ déjà labouré parce que ses mains avaient lâché la terre pour aller réprimer une rébellion de frontaliers d'origine française et indienne contre le Dominion du Canada. Qu'il laissa le champ en jachère, le désherbant seulement à l'occasion, et que lorsqu'il le sema l'année suivante, et malgré la sécheresse, il récolta trente-cinq boisseaux de blé par acre, soit trente-trois de plus que des terres moissonnées en continu ; que la pratique qu'il avait initiée, nommée jachère estivale, permettait de maintenir de façon efficace l'humidité du sol dans un climat semi-aride, et que de nombreux autres fermiers l'adoptèrent. Que le seul problème avec la jachère estivale était la tendance de la terre à sécher et à s'envoler. Qu'en 1918, deux autres fermiers canadiens, Leonard et Arie Koole, expérimentèrent avec succès le semis de céréales en bandes étroites dans des angles aptes à les protéger des vents dominants, dans le but de protéger la terre en jachère ; et que cet affinement, nommé culture en bandes alternées, se révéla la meilleure manière de cultiver le blé dans les plaines septentrionales.

Si vous vous retrouvez ainsi à traverser les plaines en hauteur et très rapidement, vous faites ni plus ni moins comme les nuages. Vous filez dans un ciel que les agriculteurs ont maudit et fait exploser avec des pluies de dynamite, transpercé avec des ballons à hydrogène, ensemencé d'iodure d'argent et prié dans des églises chaque jour du mois pour lui demander de pleuvoir. Généralement, les nuages attendent de se trouver un peu plus loin à l'est ou à l'ouest pour pleuvoir – au-dessus des Rocheuses ou du Midwest. Tandis que vous regarderez par notre fameux hublot, vous verrez sûrement le soleil. Dans les plaines, vous êtes assuré de trouver sa lumière, la plupart des immeubles étant équipés de toitures en métal galvanisé. Quand l'aube se lève et que la lumière du soleil balaie les terres en contrebas, les toits

des fermes, le matériel agricole dans les étables, les silos à grain, les stations d'extension du département de l'Agriculture, les élevateurs à grain, les baraquements de l'armée, les caravanes, les entrepôts de tubes, les cafés, et les tables de pique-nique sur le bas-côté des routes commencent à se profiler dans un unisson diffus.

Les Grandes Plaines font quatre mille kilomètres de long et environ mille dans leur plus grande largeur. La zone qu'elles couvrent est parallèle aux Rocheuses, leur limite occidentale. Bien qu'elles s'étendent du sud-ouest des États-Unis jusqu'à l'intérieur du Canada, aucun État ni aucune province ne s'étendent entièrement à l'intérieur de leur périmètre. Du nord au sud, les États des Grandes Plaines sont :

Le Montana	le Dakota du Nord
Le Wyoming	le Dakota du Sud
Le Colorado	le Nebraska
Le Nouveau-Mexique	le Kansas
	L'Oklahoma
	Le Texas

Les Grandes Plaines englobent la partie orientale de la première colonne, la partie occidentale de la seconde colonne, une partie de l'ouest du Texas, et toute la queue du Texas. Au Canada, elles comptent le sud de l'Alberta, le Saskatchewan et le Manitoba. Elles se trouvent à une distance comprise entre huit cents et mille six cents kilomètres à l'intérieur des terres côté Pacifique, et à plus de mille cinq cents kilomètres côté Atlantique, les plaines du Texas se situant à environ huit cents kilomètres du golfe du Mexique.

L'endroit précis où elles débutent et finissent n'est pas toujours clair. À l'ouest, elles se prolongent parfois au-delà des Rocheuses, à travers des petits contreforts jusqu'à la ligne de partage des eaux. Au nord, les plaines s'étirent au-delà du cercle

arctique, les prairies commençant à céder la place aux forêts de pin boréales bien avant. Au sud-ouest, les prairies semi-arides se transforment brutalement en désert dans certains endroits, et lentement dans d'autres. De toutes les frontières des Grandes Plaines, l'orientale est la plus difficile à établir. Beaucoup de géographes et de botanistes proclament que les Grandes Plaines commenceraient au centième méridien, parce qu'il marquerait la limite approximative des cinq cents millimètres de précipitations annuelles. Avant l'arrivée des Européens, c'était plus ou moins l'endroit où les hautes herbes de l'Est s'arrêtaient et où celles, courtes, de l'Ouest démarraient. (Le centième méridien est la limite orientale de la queue du Texas ; une carte des quarante-huit États du Sud arrive légèrement à droite de celle-ci.) Étant donné qu'il ne tombe jamais la même quantité de pluie d'une année sur l'autre, cette limite orientale varie en permanence. Parfois, elle coïncide avec le fleuve Missouri. Dans ce cas, la rive orientale du fleuve est verte et luxuriante, et l'occidentale, un véritable décor de western tanné par le soleil et poussiéreux. Les fermiers ne peuvent pas y faire pousser du maïs, y élever des vaches laitières, ni pratiquer l'agriculture à l'européenne lorsque les précipitations passent sous la barre des cinq cents millimètres annuels. Lorsqu'ils se rendirent pour la première fois dans les Grandes Plaines, ils eurent beaucoup de difficultés à emprunter de l'argent, les banques et compagnies d'assurances ne souhaitant pas prêter de l'argent aux agriculteurs à l'ouest du centième méridien. Du coup, que la pluie cessât ou non de tomber à cet endroit, nombreux furent les prêts refusés. Si banquiers et assureurs ne vous aidaient pas, c'est que vous vous trouviez réellement dans les Grandes Plaines.

Les Grandes Plaines n'étant pas du patrimoine immobilier, il n'est pas étonnant que la finance traditionnelle ait rechigné. En fait, tout ce qu'elles ne sont pas les décrit sans doute mieux que le reste. Elles ne sont pas des forêts ; leur sous-sol n'est pas assez humide pour accueillir des racines d'arbre – vous pouvez faire

des kilomètres et des kilomètres sans en apercevoir un seul. Elles ne sont pas des montagnes (bien qu'elles abritent les Black Hills dans le Dakota du Sud, la formation de Bearpaw dans le Montana, et les collines Cypress au Canada), ni cette fameuse Terre aux Mille Lacs (même si elles comptent autant de sources d'eau douce, des centaines de rivières et de ruisseaux, et un aquifère souterrain du volume du lac Huron), ni des terres arables standards (même si elles exportent deux tiers du blé mondial, et pourraient en exporter davantage). Et bien qu'elles aient connu des sécheresses tous les vingt ans depuis l'installation des premiers Blancs, que des millions d'hectares aient été transformés en sable, que Zebulon Pike – qui traversa sans le vouloir les Plainnes par la région des Sandhills lorsqu'il les explora pour le compte du gouvernement en 1806-1807 – ait comparé les Grandes Plainnes aux déserts d'Afrique, que les membres d'une expédition ultérieure de 1819-1820 aient passé un accord avec Pike et aient publié une carte avec la dénomination « Grand Désert » en travers des plainnes du Sud, qu'un atlas populaire de 1822 ait élargi le territoire de cette dénomination et changé, dans une édition ultérieure, cette dernière au profit de « Grand Désert américain », même si elles apparurent en plein milieu de l'Amérique du Nord sur les cartes et les globes terrestres durant les cinquante années suivantes, et que des générations d'étudiants en géographie se questionnèrent à leur sujet et rêvèrent de s'y rendre, les Grandes Plainnes ne sont pas un désert.

Les Blancs commencèrent à envisager de s'y installer à la fin de la guerre de Sécession. Et lorsqu'ils le firent, les promoteurs du chemin de fer, les gouverneurs des États vides de l'Ouest, les syndicats détenteurs de terres à vendre, des sociétés d'émigration, des scientifiques, des prétendus scientifiques, les politiciens des États surpeuplés de l'Est, des fonctionnaires de l'Institut d'études géologiques des États-Unis, Walt Whitman, le *New York Times*, vantèrent tous les Grandes Plainnes comme un jardin. L'idée d'un Grand Désert américain vit le

jour à force de moqueries. Étonnamment, les Grandes Plaines reverdirent chaque fois qu'une nouvelle vague d'habitants s'apprêtait à y débarquer. Les gens imaginaient faire deux, trois bonnes récoltes, rembourser leurs frais d'installation, et être en selle. Dans les années 1870-1890, 1918-1924 et de façon plus spectaculaire dans les années 1930, la sécheresse fit reculer certaines de ces vagues. Suite à l'époque du Grand Désert, les Grandes Plaines incarnèrent également la Frontière (d'une importance fondamentale dans la formation du personnage de l'Américain), ce tout dernier jardin d'Éden, pour reprendre les mots de Whitman, Grenier à blé du monde, *Dust Bowl*¹, Amérique rurale en voie de disparition. Les Grandes Plaines sont comme un drap sur lequel les Américains ont projeté leurs rêves durant un temps, avant de tout en oublier ou presque. Depuis 1930, deux tiers des comtés des Grandes Plaines ont perdu leurs habitants. Il y a environ quinze ans, ils ont fait une brève réapparition, au titre de « nouvelle frontière énergétique », les Grandes Plaines recelant plus de 50 % des réserves de charbon américain. Lorsque nous nous retrouverons à court de charbon, quelqu'un trouvera encore un autre nom pour les Grandes Plaines.

À la fin de l'année 1982, j'ai quitté New York pour emménager dans le Montana. J'ai sous-loué mon appartement à ma sœur, rempli mon van, et pris la route de l'ouest. En chemin, je me suis arrêté à Cleveland pour assister au mariage de mon autre sœur. Durant la réception, histoire de divertir les demoiselles d'honneur, j'ai mangé un cricket noir de la taille de mon pouce. Plus tard, j'ai été faire un tour tout seul en voiture dans l'ouest de la ville, en chantant *Jérusalem* avec les vitres ouvertes

1. Le *Dust Bowl* (« Bassin de poussière ») désigne une série de tempêtes de poussière, véritable catastrophe écologique qui toucha, pendant près d'une décennie, la région des Grandes Plaines aux États-Unis et au Canada dans les années 1930. (N.d.T.)

tandis que des larmes roulaient le long de mes joues. Le lendemain matin, j'ai voulu appeler l'ambulance de la gueule de bois pour me rendre à l'hôpital de la gueule de bois. La chanson et la sensation des pattes en cure-dents du cricket contre mes gencives ne quittaient pas mes pensées. J'ai apporté mon van au Mike's Sohio Service Center pour une petite révision, et pris ensuite la route de Chicago. Une fois là-bas, j'ai dormi une nuit chez des amis avant de poursuivre ma route en passant par le Wisconsin, le Minnesota et le Dakota du Sud sans m'arrêter ou presque avant d'avoir traversé la frontière de l'État du Montana. Aux abords d'une petite ville, j'ai quitté la route, retiré mes chaussures et les trucs qui traînaient sur le matelas, et me suis endormi alors que l'essence clapotait encore dans le réservoir.

L'Amérique est comme une vague de fréquences de plus en plus hautes à chaque extrémité et plus basses au centre. Lorsque le cliquetis du toit métallique chauffé par le soleil m'a réveillé, j'ai regardé par le pare-brise, mais n'ai rien vu. Hormis un sac-poubelle pris dans une barrière en barbelé et déchiré en forme de fanion par le vent, un préfabriqué en métal dans le lointain, des boules d'herbes sèches qui voletaient, et une route aussi étroite qu'une corde. J'ai démarré le moteur et repris mon chemin sans dépasser aucun endroit qui aurait pu me donner l'impression de m'attendre : aucune communauté résidentielle, aucun magasin spécialisé dans les équipements sportifs, aucune épicerie fine proposant des bières importées. Juste des silos à grain, des prés plats et bruns sans vache dessus, des champs de blé, des poteaux télégraphiques, des villes de six immeubles avec des « demi-tour interdit » à chaque extrémité. Dans la grande ville de Shelby, Montana, je suis allé dans un café nommé Ma's. Les gens m'ont regardé. J'y ai acheté le journal pour jeter un œil aux locations de maisons, et d'après une photo en haut d'une colonne, j'ai reconnu le chroniqueur, un type avec une grosse moustache lustrée, installé à une table près de la mienne. J'ai

IAN FRAZIER

Grandes Plaines

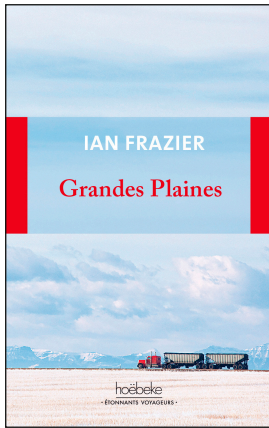
Traduit de l'anglais par Alexandra Maillard

L'Ouest? Le mythe américain par excellence, nimbé du halo doré des légendes, magnifié par le western. Certes. Mais aussi, aujourd'hui, un vaste « nulle part » à l'abandon, que l'on survole en allant d'un point à un autre. Et où l'on stocke l'arsenal nucléaire. Rien que cela, vraiment? Que nous dit encore, et dit de nous, l'Ouest américain? Pour en avoir le cœur net, Ian Frazier, journaliste star du *New Yorker*, homme de l'Est par excellence, à l'œil aigu et à l'humour ravageur, fasciné enfant par les « shows » télévisés, décide à trente et un ans de s'installer dans le Montana. Début d'un immense voyage dans les archives et par les routes, de la maison abandonnée de Bonnie et Clyde, dernier témoin de leur cavale, à la cabane de Sitting Bull, en passant par les lieux des crimes chroniqués par Truman Capote dans *De sang-froid* – 25 000 miles d'une exploration, entre légendes et réalité, d'un territoire hors norme où les étendues sauvages et anonymes disent tour à tour la force et la fragilité du rêve américain.

« Un conteur de génie » **Laura Shapiro**, *Newsweek*; « Brillant, drôle : un chef-d'œuvre » **Garrison Keillor**, *A Prairie Home Companion*.

Ian Frazier est un maître de l'humour (le seul écrivain américain couronné deux fois par le Thurber Award). *Grandes Plaines*, resté plus d'un an dans les listes de best-sellers, a reçu le Whiting Award. Viendront ensuite *On the Rez*, chronique d'un long séjour dans une réserve indienne Oglala, puis *Travels in Siberia* en 2010.

Collection ÉTONNANTS VOYAGEURS dirigée par Michel Le Bris.



Grandes Plaines
Ian Frazier

Cette édition électronique du livre
Grandes Plaines d'Ian Frazier
a été réalisée le 12 janvier 2018 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782842305963 - Numéro d'édition : 322631).
Code Sodis : N96872 - ISBN : 9782842306229.
Numéro d'édition : 334338.